

Le corps au cœur de la pratique du travail social



Une approche intégrative de la corporéité dans les dispositifs de formation des métiers de l'humain peut s'appréhender comme une recherche exploratoire et créatrice, complémentaire aux savoirs théoriques et à l'expérience pratique.

© IoOrent

Par **Baptiste Maillefer**, éducateur social HES, et **Julien Nussbaum**, directeur de projet NEMETIS [1], Lausanne

De manière historique, on retrouve une construction dualiste du corps et de l'esprit dans les sciences humaines.[2] À travers ce morcellement, le corps est généralement désigné comme le siège de l'esprit. Cette conception participe à une catégorisation qui prévoit de réduire le corps à sa substantialité. Malgré le développement de courants philosophiques qui considèrent l'être comme indivisible, les préjugés autour de la hiérarchisation entre le corps et l'esprit demeurent encore souvent intacts.

L'avènement d'une culture de l'esthétisme par des représentations physiques contribue à maintenir cette modélisation.[3] De manière sociétale, l'action médiatique a déplacé le corps de l'espace privé à l'espace public. L'extension de cette territorialité et l'instrumentalisation des corps modifient profondément les perceptions collectives et individuelles. Les corps se scrutent mais restent à distance.

Dans les métiers de la relation, l'académisation et la professionnalisation engagée depuis plusieurs décennies produisent une forte intellectualisation de l'action. Ce mouvement consacre la formation de l'esprit comme instituant principal de la posture et de l'identité professionnelle, au détriment du corps sensible et de son sens proprioceptif. La matérialité, la sensibilité, la sensorialité et la sensibilité du corps dans l'exercice de sa fonction demeurent généralement impensées et les gestes soumis à des prescriptions.

Ainsi, d'autres facteurs participent à la configuration corporelle normée dans les métiers de l'humain :

- L'appareil institutionnel, à travers la production d'un genre professionnel, conduit à la formalisation de « bonnes pratiques » collectives. L'autonomie d'action de la personne est soumise à des normes édifiées par

Comment citer cet article ?

Baptiste Maillefer et Julien Nussbaum, «Le corps au cœur de la pratique du travail social», REISO, Revue d'information sociale, mis en ligne le 9 août 2021, <https://www.reiso.org/document/7796>

le groupe de pairs. L'application de ces règles constitue un prérequis à l'appartenance au groupe de travail.

- La doctrine, à travers la promulgation d'une théorie de la « bonne distance » professionnelle. Ainsi, l'espace relationnel serait paramétrable selon deux pôles dont les unités de mesure confondent le rationnel avec la distance et l'émotionnel avec la proximité. Sur cette base, il s'opère une valorisation de la réflexivité et un tiraillement des praticien·ne·s.

De plus, la neutralisation du corps, par de multiples facteurs, constitue une protection préventive face à des risques de maltraitances. En effet, les professionnel·le·s sont les dépositaires d'une histoire où le corps est assigné à des fonctionnalités sordides : contraintes, abus, violences, incuries. En outre, les indicateurs pour mesurer l'admissibilité des actes sont difficilement formalisables, sauf lorsqu'ils contreviennent clairement à la loi, aux règles et au principe de proportionnalité. Dans la pratique, quiconque peut convoquer des exemples qui soulèvent ces limites.

Dans ce prolongement, l'affiliation du travail social aux métiers du care fournit l'accès à un référentiel d'action légitime pour constituer sa gestuelle professionnelle. Pourtant, cette traduction se compose essentiellement d'actes de soins agencés (doucher un·e bénéficiaire, nourrir un bébé, distribuer des médicaments) et de compétences relatives au savoir-faire (pratiques opérationnelles et relationnelles). La corporité demeure faiblement intégrée dans l'apprentissage de l'action professionnelle. Ainsi, tous les jours, les professionnel·le·s sont soumis·es à l'appréciation de la morale et des théories dominantes, s'interrogent sur l'admissibilité, les limites et la finalité de leurs gestes et plus généralement sur l'engagement de leur corps dans l'action. Pour s'orienter dans l'intervention, le recours à des questions ordinatrices de type « comment dois-je agir dans cette situation ? » constitue un guide uniformisant.

Le corps confisqué dans les métiers de la relation

Les métiers de l'humain sont traversés par des valeurs de bienveillance et des principes éthiques de réciprocité qui s'introduisent profondément dans les dispositifs de formation et dans le déploiement de l'action. Il s'agit d'un vecteur puissant de normes, dont chacun·e devient le dépositaire. Pourtant, il subsiste de nombreuses situations, surtout lorsqu'elles mobilisent les corps dans l'agir, qui relèvent du dilemme en procédant du décalage entre la prescription et l'action réelle.^[4]

Il existe des présuppositions profondément ancrées dans les métiers de l'humain qui s'articulent autour des théories de l'action.^[5] L'assimilation d'un modèle de pensée des finalités constitue un puissant biais cognitif. Sommairement, il s'agit d'une conception longitudinale qui sous-tend que :

- L'action est intelligible, prévisible et formalisable vers un but commun
- La réflexion précède l'action
- La temporalité est linéaire et non circulaire
- L'incertitude constitue une variable qui doit être maîtrisée

Concrètement, les espaces de réflexivité professionnels comme les colloques ou les supervisions sont généralement des dispositifs qui configurent la réflexion sur la base de ces principes. Cette application mécanique peut cristalliser un sentiment particulièrement désœuvrant de dépouillement du sens de l'action, voire d'absurdité. De manière sous-jacente émergent des questionnements éthiques qui s'organisent autour de la nature de l'action « pourquoi est-ce que j'agis comme ça ? ». La réalisation des objectifs préétablis constitue l'aboutissement des finalités ; l'essence de la relation éducative s'oriente vers l'avenir et le devenir de la personne. Les écarts entre l'élaboration et le déroulement de l'action augmentent la dilution du sens et produisent des sentiments d'incompréhension entre les professionnel·le·s et le·la bénéficiaire. Dans ce vacillement, le risque de rejet est majeur.

Dans cette perspective, le corps est maîtrisable et a principalement une fonction de support à l'action.^[6] Des alternatives à ce modèle existent en introduisant des éléments notamment systémiques et contextuels, sans parvenir à l'implémentation de nouvelles références. Dans son exploitation actuelle, l'incorporation des nouvelles compétences est nécessaire pour exécuter ce remaniement de la théorie de l'action.

Sociologie clinique du saisissement et de la ruse

La difficile formalisation des compétences professionnelles dans des contenus théoriques ainsi que les modes de transmissibilités rendent le geste et la technique, dans les métiers de la relation, indiscernables. Pourtant, l'introduction de nouvelles compétences spécifiques qui préparent à l'action peut être envisagée. De manière transversale, la démarche repose sur deux axes : la créativité et l'artisanat.

Dans la mythologie, plusieurs récits fondateurs font intervenir des figures divines qui se manifestent à l'homme lors de situation inextricable. La déclinaison de Métis et Kairos constitue un point d'ancrage. La Métis est sommairement l'art de la ruse et de la stratégie. Dévitalisée de sa substance évocatoire, la ruse est une capacité de création. Quant au Kairos, il est l'art du saisissement, de la capacité à produire le « bon » acte au « bon » moment. Dans ce sens, la réflexion ne précède pas l'action. Toutefois, la connaissance prépare à saisir l'opportunité de poser l'acte éducatif qui fait sens, tel un artisan. Articuler Métis et Kairos, c'est créer les conditions d'une situation et produire l'acte porteur.



© loOrent

L'approche du pôle de formation, d'insertion professionnelle et de recherche « Projet NEMETIS » s'inscrit dans ce mouvement créatif, artisanal et clinique, en percevant une étroite proximité entre les métiers relationnels et le théâtre. En effet, ces deux espaces mobilisent la corporéité du-de la professionnel-le comme vecteur essentiel de l'action et de la relation. De fait, le-la professionnel-le est toujours en situation de représentation, de création et d'improvisation. Il-Elle exerce sur scène, dans les coulisses et multiplie les rôles - face à un public, un groupe d'usagers ou d'apprenants. Il est un acteur, elle est une actrice, pris-e dans la mise en scène de la vie quotidienne.^[7] Cette conception invite à réintégrer le corps sensible au cœur de la pratique professionnelle et de la formation. Partir du corps sensible qui « devient alors en lui-même, un lieu d'articulation entre perception et pensée, au sens où l'expérience sensible dévoile une signification qui peut être saisie en temps réel et intégrée ensuite aux schèmes d'accueil cognitifs existants, dans une éventuelle transformation de leurs contours ».^[8]

Travailler la Métis et le Kairos à travers des exercices psychocorporels et le théâtre, c'est apprendre à façonner sa posture professionnelle pour répondre plus finement aux préoccupations du terrain, à la création du lien et à la gestion de crise. Éprouver sa corporéité dans l'action permet de réintégrer la dimension corporelle dans sa pratique professionnelle. Dans cette optique, la réconciliation et l'accordage entre le corps et l'esprit engage le-la professionnel-le dans une réponse adaptée aux nuances et résistances du réel.

[1] Julien Nussbaum est également sociologue du travail social, formateur d'adultes, éducateur social et enseignant

[2] Le Breton D., La sociologie du corps, 10ème édition, Paris, Éditions PUF, coll. « Que sais-je ? », 2018.

[3] Fournier L.-S. et Raveneau G., « Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps » in Journal des anthropologues, no 112-113, 2008/1-2, pp. 9-22.

[4] De Jonckheere C., « Éthique et activité dans le travail social » in Stroumza K. et Libois J. (dir.), Analyse de l'activité en travail social. Actions professionnelles et situations de formation, Genève, Éditions IES, 2007, pp. 105-128.

[5] Contini J.-C., L'identité indicible. Le « savoir-faire » en éducation spécialisée, Bâle, Éditions Schwabe Verlag, coll. « Res socialis », 2019.

[6] Libois J., « L'activité corporelle et émotionnelle au cœur de la pratique en travail social » in Stroumza K. et Libois J. (dir.), op.cit., pp. 23-57.

[7] Goffman E., La Mise en scène de la vie quotidienne. La Présentation de soi et Les Relations en public, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1973.

[8] Berger E., « Le corps sensible : quelle place dans la recherche en formation ? » in Corps et formation, Revue internationale Pratiques de formation, Université Paris VIII, no 50, décembre 2005, p. 60.

Bibliographie

- Berger E., « Le corps sensible : quelle place dans la recherche en formation ? » in Corps et formation, Revue internationale Pratiques de formation, Université Paris VIII, no 50, décembre 2005, pp. 51-64.
- Contini J.-C., L'identité indicible. Le « savoir-faire » en éducation spécialisée, Bâle, Éditions Schwabe Verlag, coll. « Res socialis », 2019.
- De Jonckheere C., « Éthique et activité dans le travail social » in Stroumza K. et Libois J. (dir.), Analyse de l'activité en travail social. Actions professionnelles et situations de formation, Genève, Éditions IES, 2007, pp. 105-128.
- Fournier L.-S. et Raveneau G., « Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps » in Journal des anthropologues, no 112-113, 2008/1-2, pp. 9-22.
- Goffman E., La Mise en scène de la vie quotidienne. La Présentation de soi et Les Relations en public, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1973.
- Le Breton D., La sociologie du corps, 10ème édition, Paris, Éditions PUF, coll. « Que sais-je ? », 2018.
- Libois J., « L'activité corporelle et émotionnelle au cœur de la pratique en travail social » in Stroumza K. et Libois J. (dir.), Analyse de l'activité en travail social. Actions professionnelles et situations de formation, Genève, Éditions IES, 2007, pp. 23-57.